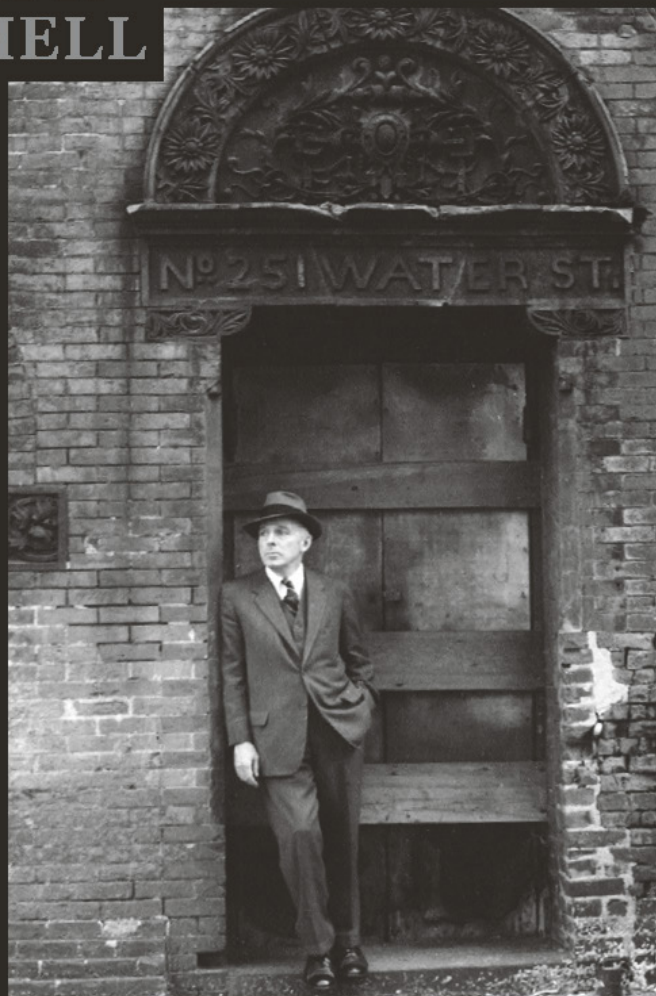


LE FOND DU PORT

Des récits

de JOSEPH
MITCHELL



LE Récits
de

FOND

Joseph
Mitchell *DU*

PORT

Titre original
The Bottom of the Harbor

Le livre a été publié pour la première fois par Little Brown en 1959.

© 1944, 1947, 1951, 1952, 1956, 1959

by Joseph Mitchell

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2017
pour la traduction française.

Photographies de couverture et pp. 6, 18, 106

© Therese Mitchell/Courtesy the Estate of Joseph Mitchell.

Photographies en rabat et pp. 50, 84, 148, 196

© Gordon Parks/FSA

OWI Black & White Negatives, Library of Congress,
Prints & Photographs Division, FSA/OWI Collection.

ISBN : 978-2-36468-192-7

Le Fond du port

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lazare Bitoun

Joseph Mitchell

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol



No 25 WATER ST.

LE SECRET DE JOSEPH MITCHELL

“Au début de l’année 1996, trois mois avant la mort de Joseph Mitchell, l’éditeur Modern Library publia une nouvelle édition élégante du *Secret de Joe Gould*. Il était alors aux prises avec son cancer encore non diagnostiqué, mais il trouva néanmoins la force d’en faire une lecture publique dans la librairie Books & Co à Manhattan en février. Son éditrice chez Modern Library, Susan DiSesa, garde le souvenir d’un Joseph Mitchell plus inquiet qu’à l’accoutumée. Peu familier de ce type de manifestation, il lui avait demandé: “Croyez-vous qu’il y aura du monde?” La lecture était prévue à six heures. Afin de calmer son angoisse, Joseph Mitchell se rendit à la librairie une heure en avance pour vérifier le bon fonctionnement du micro. Lorsqu’il arriva, une petite foule était d’ores et déjà rassemblée. Très vite, la salle fut bondée et, à six heures, la foule emplissait l’escalier du magasin et débordait à l’extérieur, devant la porte d’entrée. D’après son éditrice: “Joe était rayonnant, il lut magnifiquement durant trente minutes. À la fin, il signa des livres, aussi bien des exemplaires neufs que des vieilles éditions épuisées... Il parla avec les gens, posa pour quelques photos, rit. L’événement prit des allures de fête.” Dans le public, il y avait des membres de sa famille, des amis, des collègues du *New Yorker*. Il y avait également une serveuse de l’Oyster Bar de Grand Central, un endroit qu’il affectionnait particulièrement, le propriétaire du McSorley’s, un portier syndiqué qui brandissait une affiche où l’on pouvait lire qu’il était en grève, des avocats, des rédacteurs, des secrétaires – et une strip-teaseuse. En somme, ces personnages qui peuplaient l’univers de Joseph Mitchell.”⁰¹

01 — *L’Homme aux portraits, une vie de Joseph Mitchell*, Thomas Kunkel, traduction de Michel Cordillot, Éditions du sous-sol, 2017.

Joseph Mitchell

Né en 1908 dans une ferme de tabac et de coton en Caroline du Nord, après de brèves études de médecine, Joseph Mitchell s'installe à New York en 1929 et devient reporter. D'abord pour le *World* et le *Herald Tribune*, puis le mythique *New Yorker*, où il passera près de cinquante-huit ans. L'attention au détail, le sens de la construction, la minutie obsessionnelle et l'art de l'inventaire, pendant plus de trente ans, Joseph Mitchell éleva le reportage au rang d'art et composa une comédie humaine enclose dans un Manhattan aujourd'hui disparu. Les lecteurs chérissaient ses papiers peuplés de marginaux, esquisses intimes d'un clochard céleste, d'un roi des gitans, d'une tenancière de cinéma à dix cents, de dockers et manutentionnaires des ports, de piliers et patrons de bars, de passants mélancoliques et de fiers-à-bras.

Quand en 1960 paraît *Le Fond du port*, Joseph Mitchell a cinquante et un ans. Durant les années 1950, il n'a publié que cinq articles dans le *New Yorker*, certains parmi les plus conséquents qu'il ait jamais écrits. Soutier du journalisme, il était devenu un auteur littéraire à part entière. Comme le rappelle l'éditeur Dan Frank: "Quand on passe de ses premiers écrits aux textes composés dans les années 1950, on réalise que par rapport à ses objectifs antérieurs, son but était devenu totalement différent: il avait désormais la volonté de trouver ce qui lui permettrait de préserver plus durablement toutes ces choses menacées de disparition, de trouver le moyen, en un mot, de sauvegarder ce qui autrement aurait été oublié et aurait disparu, ce que personne n'aurait jamais remarqué... Les romanciers créent des personnages de fiction en s'inspirant en partie de personnes qu'ils ont parfois connues; Joe (Joseph Mitchell) faisait le contraire – il choisissait les Louie Morino et autres M. Hunter et en 'brossait le portrait' en faisant appel à l'imagination, à la profondeur et à la complexité dont use un romancier pour créer ses personnages. Sauf que les personnages de Joe étaient bien réels, et tout en faisant leur 'portrait', il les replaçait dans un contexte, une communauté, une histoire,

Le secret de Joseph Mitchell

un passé qui dépassait leur personne, faisant en sorte que l'on comprenne ce qui avait façonné leur personnalité et ce qui était à la racine de leur façon d'être et de leur vision du monde."⁰¹

Recueil de six récits, *Le Fond du port* est considéré comme son chef-d'œuvre, ainsi l'affirme Janet Malcom dans un article-hommage : "Les autres livres de Joseph Mitchell – *Le Merveilleux Saloon de McSorley*, *Old Mr. Flood*, *Le Secret de Joe Gould* – sont superbes, mais ils sont au *Fond du port* ce que *Tom Sawyer* et *Un Yankee du Connecticut à la cour du roi Arthur* sont à *Huckleberry Finn*."⁰² Moins un portrait en pied de la ville qu'un théâtre grouillant de personnages, le recueil aurait pu être intitulé malicieusement *Gens de New York*, clin d'œil à James Joyce, l'écrivain qu'il adulait⁰³. Dedalus du Lower East Side, Joseph Mitchell a su saisir la terrible peinture des rues ainsi que la drôlerie désespérée des âmes perdues du bitume, la cohorte de sublimes anonymes bringuebalant l'Histoire dont ils sont les héritiers. Chaque personnage entonne tour à tour son *aria*, le patron d'un restaurant, le marin-pêcheur, l'ostréiculteur, le prêcheur composent l'oratorio d'une cité en perpétuel mouvement. Et la déambulation hasardeuse de l'arpenteur urbain est à l'image de ses digressions fulgurantes : imbriquées les unes dans les autres comme les blocs aux quartiers. Ainsi de la visite du marché aux poissons de Fulton Street, occasion d'entendre le patron du bar, originaire d'un petit village de pêcheurs d'Italie, conter le récit des liens de la ville avec les ports du Sud, de l'emprise des vieilles familles hollandaises sur l'économie locale... Ou comment la visite d'un cimetière de Staten Island s'accompagne du roman des voix disparues. Inoubliable volume, *Le Fond du port* tient autant de la chronique d'un temps révolu que de la

01 — Cité par Thomas Kunkel dans *L'Homme aux portraits*.

02 — « The Master Writer of the City », Janet Malcom, *New York Review of Books*, 23 avril 2015.

03 — Au point d'être membre, et ce, jusqu'à la fin de sa vie, de la très honorable "société James Joyce" (fidélité qu'il accorda également à la non moins estimable "société pour la préservation de la culture gitane").

Joseph Mitchell

collection littéraire, au sens d'un inventaire cabossé: nom de ville, nom de pays.

En 1964, ses *révits* cessèrent tout à coup de paraître. Dilettante laborieux, entre 1965 et 1996, Joseph Mitchell se rendait tous les matins à son bureau du *New Yorker*, accrochait à la patère manteau et chapeau, s'installait à son bureau, assemblait ses notes et tapait à la machine mais pourtant ne publiait rien... Il hanta pendant près de trente ans le journal, le bruit de sa machine à écrire couvrait son silence, il devint peu à peu l'un des personnages oubliés de ses chroniques, dépassé par la vie, résigné et digne, un Bartleby qui aurait troqué ses habits de scribe pour ceux de journaliste à la plume tarie, un homme qui *préfère ne pas* ou *ne plus*. "Il y a une dérision dans sa mélancolie, un désespoir devenu savant, écrit François Tizon dans la postface à l'édition française de *Street Life*. Celui d'un homme qui depuis si longtemps n'écrit plus qu'en secret ou en pensée et qui en s'étant fait oublier s'abstrait lui-même dans sa mémoire. Une phrase qu'il aurait prononcée à cette époque est rapportée dans l'hommage du *New York Times*. "Je suis un fantôme, tout a changé maintenant." Il disait aussi qu'il s'était habitué à être obscur. Joseph Mitchell avance devant nous. Sa tête est de dos. Il faut la tenir des yeux pour ne pas le perdre. La ville a déjà commencé à l'avalier comme s'il allait s'atomiser, partir en fumée, en poussière ou en vapeur. S'il devient le fantôme dont il parle alors il sera l'homme invisible que tout le monde voit."⁰¹

Qu'a donc bien pu faire Joseph Mitchell pendant toutes ces années? Travaillait-il sur des reportages qu'il remisait aussitôt dans ses tiroirs ou sa plume s'était-elle subitement asséchée? Ou construisait-il dans l'ombre son chef-d'œuvre, une cathédrale crasseuse des bas-fonds, comédie humaine à l'instar de l'histoire orale de Joe Gould, son frère ennemi en destinée? Une cathédrale construite de bric et de broc, de voix glanées le long du chemin, de vies minuscules

01 — "Mémoires interrompues" de François Tizon, postface de l'édition française de *Street Life*.

Le secret de Joseph Mitchell

assemblées une à une telles ces briques qu'il collectionnait et accumulait dans son appartement, en un sens facteur Cheval du reportage: "Il était fasciné par l'architecture et les matériaux de construction, et il n'était pas rare de le voir rapporter dans le minuscule appartement de Greenwich Village qu'il partageait avec son épouse et leurs deux filles une brique (chaque fabricant avait sa marque distinctive), une vieille affiche du marché aux poissons de Fulton Street, ou encore une fourchette à condiment provenant de la salle à manger d'un hôtel (il en accumula près de trois cents au total), voire un isolateur en verre teinté provenant d'une ligne électrique ou téléphonique. Il gardait les menus de restaurant, les pochettes d'allumettes et les moindres factures (...) Il était minutieux jusqu'à en devenir quasiment excentrique. Il ne sortait jamais sans avoir mis son chapeau, même pour descendre les poubelles. S'il y avait dans les ordures des lames de rasoir usagées ou des couvercles de boîtes de conserve aux bords coupants, il les emballait soigneusement puis les mettait dans des bocaux afin d'éviter aux éboueurs tout risque d'accident. Il époussetait régulièrement son importante collection de livres. Il adorait passer l'aspirateur, au point que, vers la fin de sa vie, il était connu pour débarquer chez sa fille avec son propre aspirateur Hoover amené par le train."

Après la parution du *Secret de Joe Gould*⁰¹, du *Merveilleux Saloon de McSorley*⁰² et de *Street Life*⁰³, l'édition de la présente anthologie et la publication de la biographie de Thomas Kunkel, *L'Homme aux portraits*, font entendre la vie et l'œuvre de cet écrivain immense, vénéré par Martin Amis, Salman Rushdie ou Paul Auster, grand oublié des lettres américaines.

01 — *Le Secret de Joe Gould*, traduction de Sabine Porte, éditions Autrement, 2012.

02 — *Le merveilleux Saloon de McSorley*, traduction de Bernard Hoepffner, éditions Diaphanes, 2016.

03 — *Street Life*, traduction et postface de François Tizon, éditions Trente-trois morceaux, 2016.

Pour Nora et Elizabeth Mitchell

*Les vers rentrent dans les corps
Et ressortent au-dehors
Ils nous bouffent les boyaux
Et recrachent les noyaux...*

Comptine

NOTE DE L'AUTEUR

Les chroniques réunies dans cet ouvrage ont toutes d'abord été publiées dans le *New Yorker*, mais pas dans l'ordre dans lequel elles sont classées ici. La première, "Là-haut dans le vieil hôtel" a été publiée sous le titre "La grotte" dans le numéro du 28 juin 1952 ; la deuxième, "Le fond du port", dans celui du 6 janvier 1951 ; la troisième, "Les rats des quais", s'appelait "Trente-deux rats venus de Casablanca" et figurait dans le numéro du 29 avril 1944 ; la quatrième, "La tombe de M. Hunter", dans celui du 22 septembre 1956 ; "Capitaine de chalutier" est parue en deux fois dans les numéros du 4 et du 11 janvier 1947 ; et la dernière, "Les hommes du fleuve", dans celui du 4 avril 1959.

Toutes les personnes qui apparaissent dans ces chroniques sont d'une manière ou d'une autre liées au bord de mer de la ville de New York.

LÀ-HAUT DANS LE VIEIL HÔTEL



De temps en temps, quand je cherche à me chasser de l'esprit certaines pensées sinistres ou trop mortifères, je me lève de bonne heure et descends au marché aux poissons de Fulton Street. J'y arrive en général vers cinq heures et demie du matin et me promène dans les deux énormes halles du marché qui ouvrent sur South Street et s'appuient à l'arrière sur les quais de l'East River. À cette heure-là, peu de temps avant que l'agitation ne commence, les différents stands débordent d'une bonne cinquantaine d'espèces de poissons et de coquillages en provenance de la côte Est, de la côte Ouest, de la Côte du Golfe et d'une demi-douzaine de pays étrangers. Les vapeurs de l'aube sur les rives du fleuve, les cris des mareyeurs, l'odeur iodée qui flotte dans l'air et le spectacle de toute cette abondance me procurent toujours un sentiment de bien-être, voire d'euphorie. Je passe d'une allée à l'autre pendant environ une heure. Puis j'entre au Sloppy Louie's, un restaurant du marché qui ne me déçoit jamais, pour y prendre un petit-déjeuner peu cher quoique revigorant : hareng fumé et œufs brouillés ou omelette aux œufs d'alose ou noix de Saint-Jacques et bacon, ou toute autre spécialité qu'on y sert au petit-déjeuner.

Le Sloppy Louie's occupe le rez-de-chaussée d'un vieux bâtiment situé au 92 South Street, presque en face de l'entrée des pavillons. La façade donne sur le fleuve et ses fenêtres surplombent le petit chenal entre la jetée de Fulton Street et l'ancien quai de la Puerto Rican Line. L'immeuble compte cinq étages qui ont chacun deux fenêtres. Comme la plupart des bâtiments du quartier, il a été construit en briques de l'Hudson ; elles sont de couleur rose, relativement étroites et moulées à la main ; on les fabriquait dans le temps à Haverstraw et dans quelques autres cités des rives de l'Hudson avant de les acheminer jusqu'à la ville à bord de péniches. Des chiens-assis se détachent du toit en pente couvert d'ardoises et ourlé d'une corniche en métal

ouvragé. C'est un de ces anciens bâtiments symétriques et très élégants des bords de l'East River qu'on a laissé se délabrer. On a condamné les fenêtres des quatre derniers étages il y a plusieurs années de cela en clouant des planches en travers ; une gouttière rongée par la rouille court de haut en bas de la façade et des trous plus ou moins grands parsèment le toit aux endroits où les ardoises ont disparu. L'après-midi, vers deux ou trois heures, quand la vente est terminée et que les stands commencent à fermer, quelques-unes des mouettes obèses au plumage gluant qui se gavent des restes du marché viennent se percher sur la corniche, le cou rentré et le regard rivé sur le sol.

Cela fait neuf ou dix ans que je fréquente le Sloppy Louie's, et avec le propriétaire, nous sommes maintenant de vieux amis. Il s'appelle Louis Morino ; c'est un contemplatif au grand cœur et bien au fait des choses de ce monde qui doit avoir entre soixante et soixante-dix ans. Louie vient d'Italie du Nord. Il est né à Recco, un village de pêcheurs avec une plage pour la baignade à une vingtaine de kilomètres au sud de Gênes, dans la partie de la Riviera qu'éclaire le soleil levant. Recco est un village dont l'existence remonte au III^e siècle. Dans le village et ses alentours, des familles de Gênes, Milan et Turin possèdent des villas dans lesquelles elles viennent passer l'été. On y voit aussi parfois quelques Anglais et de rares Américains. Si l'on en croit la rangée de cartes postales scotchées au miroir derrière la caisse enregistreuse de Louie, les rues sont en pente raide et les maisons de pierre sont hautes, carrées et blanchies à la chaux. Des dessins au pochoir représentant des madones, des anges, des fleurs, des fruits et des poissons ornent les façades. Censés protéger du mauvais œil, les poissons sont largement représentés au-dessus des portes et des fenêtres. Des figuiers d'une bonne taille et bien touffus prospèrent dans presque tous les jardins. Au centre du village, il y a un marché où les pêcheurs et les paysans vendent leurs produits sur des comptoirs, en fait de simples planches posées sur des tréteaux. Le père de Louie était pêcheur. Il s'appelait Giuseppe Morino, mais en dialecte génois, on le surnom-

TABLE

Là-haut dans le vieil hôtel	18
Le fond du port	50
Les rats des quais	84
La tombe de M. Hunter	106
Capitaine de chalutier.....	148
Les hommes du fleuve.....	196

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S.
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 131961 (00000)
Imprimé en France